

et cette attribution de simplicité préjuge hypothétiquement leur nature. Certains éléments, comme l'élément bilieux, me paraissent plutôt des troubles déterminés d'un appareil organique que des modes ou des formes communes de maladies.

6° La considération des crises peut encore fournir des indications : le passage de la maladie à la santé peut être accompagné d'altérations fonctionnelles, d'anomalies sécrétoires, qui, si elles ne sont pas le moyen dont se sert la nature pour rétablir l'équilibre, sont les signes qui en annoncent le retour. Ainsi, une diarrhée spontanée fera quelquefois disparaître certains troubles gastriques; ainsi, après une sueur abondante, on pourra voir cesser une affection catarrhale légère ou une douleur rhumatismale. Il est important de ne pas confondre les phénomènes critiques avec les manifestations morbides, et il faut prendre garde de les troubler par une médication intempestive. C'est ainsi que vous devrez respecter une sueur qui survient au déclin d'une pneumonie, et je craindrais alors de détourner par un purgatif la fluxion périphérique qui accompagne la résolution.

7° En parlant des diathèses, nous avons déjà fait sentir toute l'importance qu'il faut attacher à la connaissance des causes dans le traitement des maladies. Je crois que plus on avancera dans l'étude des diathèses et plus on agrandira la part de leur influence, même dans certaines affections regardées comme purement accidentelles. Mais en dehors des maladies diathésiques, la détermination des causes nous offrira encore un grand intérêt au point de vue des indications : l'inflammation consécutive à une action traumatique n'aura pas les mêmes tendances que l'inflammation de cause interne. La blennorrhagie virulente est bien différente, au point de vue de la prognose, de celle qui succède à des excès de coït, à des rapports sexuels accomplis pendant la période menstruelle, ou à l'abus de la bière. Ici nous arrivons aux causes spécifiques si importantes à connaître, que la guérison, la vie même du malade peuvent dépendre de leur détermination. Malheur au médecin qui méconnaîtrait un accès de fièvre pernicieuse! La connaissance des conditions au milieu desquelles la fièvre s'est développée pourra, dans bien des cas, éclairer le diagnostic.

Dans les maladies aiguës, les circonstances extérieures qui concourent à leur développement leur impriment souvent un caractère particulier; elles établissent entre celles qui se développent à la même époque, dans les mêmes localités, une sorte de parenté, une ressemblance dans leurs formes communes et dans leurs tendances, que l'on a désignées

sous le nom de *constitutions médicales*. Ces constitutions varient ordinairement avec les saisons; ce sont les constitutions saisonnières. Mais derrière ces variations passagères, on a cru saisir des caractères généraux, persistant pendant plusieurs années; on a donné à ceux-ci le nom de *constitutions secondaires*; les anciens attachaient une grande valeur à ces distinctions, trop négligées aujourd'hui.

8° Enfin, des indications aussi nombreuses qu'importantes seront tirées de la détermination de l'espèce morbide, dont la pathologie nous fait connaître les symptômes, la marche et la durée probable, les localisations organiques, et dont l'expérience peut nous avoir appris les convenances spéciales avec telle ou telle médication. C'est ainsi que le diagnostic d'une affection intermittente, d'origine palustre, éveille dans la pensée du médecin l'idée du quinquina.

Cette indication est tout empirique, mais l'empirisme peut réclamer dans notre art une part légitime, et si nous le condamnons comme principe, comme méthode générale, nous ne prétendons pas qu'il faille repousser complètement son intervention; il ne doit pas dominer la thérapeutique, mais il en est l'auxiliaire nécessaire. C'est ainsi que les erreurs ne sont bien souvent que la généralisation ou l'exagération d'une vérité partielle. Nous devons marcher autant que nous le pouvons à la lumière de la physiologie; elle nous a fait connaître les lois de la vie; dans ses progrès incessants, elle nous fournit chaque jour de nouveaux et utiles renseignements sur le rôle des différents appareils organiques, sur les conditions de leurs fonctions, sur leur coordination harmonique et leur influence réciproque; mais elle ne nous fait pas pénétrer dans l'intimité des phénomènes vitaux, et les limites de la science physiologique marquent celles de la science médicale et de la thérapeutique.

Nous ne pouvons expliquer l'action intime des médicaments sur la cellule vivante; bien moins encore nous pouvons prévoir, en présence d'une substance qui n'a pas encore été expérimentée, quelle modification elle va faire éprouver à l'organisme. C'est ici qu'intervient l'empirisme, non pas ce grossier empirisme des vendeurs de recettes, mais un empirisme méthodique, s'appuyant, comme celui de Sextus et de Sérapion, sur la triple base de l'observation, de l'induction et de l'expérimentation. La connaissance des qualités chimiques et physiques des corps, l'observation fortuite de leur action physiologique ou toxique sur les animaux et sur l'homme, fournissent des inductions qui nous conduisent à une expérimentation sage, prudente, raisonnée, dont les règles ont été admirablement tracées par Chomel dans son *Traité de pathologie*



*générale.* Dans ce cas, comme dans ceux où, en dehors de toute recherche, des actions thérapeutiques nous sont livrées par le hasard, l'art intervient pour étudier les conditions de cette action, et pour en déterminer l'énergie, l'opportunité, suivant les indications fournies par le malade et par la maladie; en un mot, il en fait un de ses instruments, et l'empirisme est à l'art véritable, qui met en œuvre ses découvertes, ce que le fabricant de couleurs est au peintre qui les emploie pour réaliser ses conceptions.

Telle est la vraie médecine, celle dont la doctrine et la méthode ont été fondées dès l'origine de l'art, comme en témoigne ce passage d'Hippocrate, que je livre à vos méditations :

« La médecine est dès longtemps en possession d'un principe et d'une méthode qu'elle a trouvés. Avec ces guides, de nombreuses et excellentes découvertes ont été faites dans le long cours des siècles; et le reste se découvrira si des hommes capables et instruits des découvertes anciennes les prennent pour point de départ de leurs recherches. Mais celui qui, rejetant et dédaignant le passé, tente d'autres méthodes et d'autres voies, et prétend avoir trouvé quelque chose, celui-là se trompe et trompe les autres. »

Vous voyez qu'Hippocrate lui-même ne croyait pas avoir inventé la médecine, qu'il invoquait le passé et ses traditions. Ce qui faisait, d'après son propre témoignage, la force de sa doctrine, c'est qu'elle résumait tout ce qui avait été fait avant lui; elle s'appuyait sur l'idée de la vie et de son but final comme sur un fondement inébranlable, et embrassait tous les éléments de l'état morbide pour en tirer la science des indications.

## DE LA CONGESTION

### DE LA CONGESTION EN GÉNÉRAL ET DE LA CONGESTION MENSTRUELLE EN PARTICULIER

*Sommaire.* — Observations. — Nature et caractères de la congestion en général; ses effets sur les organes et les tissus. Son association à d'autres actions morbides. — Congestion menstruelle. Phénomènes qui la précèdent. Influence des maladies sur elle, et réciproquement; déviations de la fluxion cataméniale. — Observations. — Remarques thérapeutiques.

MESSIEURS,

Nous nous sommes arrêtés ce matin, dans la salle Saint-Bernard, auprès de deux malades dont je vais vous rappeler succinctement l'histoire. Elle me fournira l'occasion d'aborder un sujet qui me paraît avoir en clinique une grande importance: je veux parler de la *congestion*. Nous l'envisagerons d'abord d'une manière générale, et puis nous l'étudierons plus spécialement dans l'appareil utéro-ovarien.

Notre première malade a 25 ou 26 ans. Elle est accouchée pour la première fois il y a cinq mois. Jusqu'à cette époque, elle avait toujours joui d'une excellente santé.

Presque aussitôt après ses couches, elle s'est remise au travail et y a consacré une partie de ses veilles. Il lui restait cependant une sensation de pesanteur dans le bas-ventre, des douleurs vagues dans les aines et dans la partie supérieure des cuisses, avec une leucorrhée jaunâtre qu'elle remarquait alors pour la première fois et qui était continue. Au bout de six semaines, ses règles étaient revenues comme à l'ordinaire et duraient chaque fois trois ou quatre jours.

Mais, au milieu d'une époque menstruelle, elle fut exposée à l'action du froid; les règles, sous cette influence, devinrent plus abondantes, et au lieu de cesser au moment accoutumé, elles se sont transformées en une véritable métrorrhagie qui, par son abondance et sa persistance, a forcé la malade à entrer à l'hôpital.

A notre premier examen, nous avons constaté que l'utérus était vo-